

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

190 | 2009

Varia

Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*

Jean-Pierre Warnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28708>

DOI : 10.4000/lhomme.28708

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 202-203

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Pierre Warnier, « Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre* », *L'Homme* [En ligne], 190 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28708> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28708>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*

Jean-Pierre Warnier

RÉFÉRENCE

Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2008, 327 p., notes bibliogr., index (« Les Livres du nouveau monde »)

- 1 HISTORIEN reconnu de la Grande Guerre à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages, vice-président du Centre de recherche de l'Historial de Péronne, Stéphane Audoin-Rouzeau s'interroge. Comment Norbert Elias a-t-il pu soutenir la thèse d'un processus de civilisation de l'Occident alors que l'Europe déclenchait deux guerres mondiales en trente ans et s'y précipitait avec une invraisemblable sauvagerie ? Comment expliquer la durée de ces guerres en dépit de leur violence ? Comment expliquer que les combattants, au bout du compte, aient combattu ? Ces questions se concentrent sur l'action de combat plus que sur la guerre, sur l'engagement des corps et du matériel dans la bataille plus que sur la stratégie d'ensemble. Elles relèvent, à ses yeux, de la compétence des anthropologues. On ne saurait le contredire. Une revue d'anthropologie ne peut ignorer sa démarche.
- 2 Nombreux sont les fondateurs des sciences sociales, Robert Hertz, Marcel Mauss, Edward Evans-Pritchard, Edmund Leach, qui ont participé aux combats. C'est également le cas de nombreux historiens : Norbert Elias, Pierre Renouvin, Richard Tawney, Marc Bloch. Qu'ont-ils fait de leur expérience ? Stéphane Audoin-Rouzeau se tourne vers eux et les presse de questions. Il passe tous leurs écrits au peigne fin sans grand succès. Son livre constitue le fascinant bilan de cette quête en quatre chapitres.
- 3 Le premier pose le combat en objet illégitime d'enquête anthropologique et historique, entre « élision, refoulement et déni ». Le deuxième explore l'expérience du combat qui fut celle des fondateurs, et sur laquelle ils se montrent plus que discrets. Le cas de

Evans-Pritchard est exemplaire : engagé aux confins soudano-éthiopiens à la tête de guerriers Anuak recrutés par ses soins et dont il adopte avec le plus grand succès les manières de combattre plutôt que de leur imposer des façons de faire qui leur sont étrangères – expérience d’ethnologie participante s’il en fut –, il ne livra aucune analyse anthropologique de son expérience, n’en donnant un récit factuel et succinct que très tardivement (1973) dans une revue militaire de grande diffusion. Comment expliquer ce silence qu’on retrouve, plus ou moins prononcé, chez tous les grands noms des sciences sociales du XX^e siècle ?

- 4 Le chapitre trois s’interroge sur les conditions de possibilité d’une « leçon anthropologique » de ces expériences. Il reconnaît qu’il serait anachronique de demander à Robert Hertz ou Marc Bloch une élaboration anthropologique de l’objet « combat ». Pourtant, en ce qui concerne les anthropologues, il me semble que l’auteur passe à côté des motifs de ce silence qui ont été si bien relevés par Nicholas Thomas¹ : afin de fonder l’anthropologie comme domaine professionnalisé et respectable, Alfred R. Radcliffe-Brown, disciple d’Émile Durkheim, proche de Marcel Mauss, a disqualifié toutes les données qui ne seraient pas recueillies par un ethnologue formé à la discipline, travaillant en situation d’enquête de terrain. Étaient ainsi disqualifiées non seulement les données recueillies par les militaires, marchands, religieux, témoins et aventuriers de tous poils, mais aussi toutes celles qu’un ethnologue pouvait engranger dans sa vie personnelle, mais en marge de la situation spatio-temporelle définie par le cadre de l’enquête, c’est-à-dire tout ce qui fait l’historicité des sociétés et celle de l’expérience ethnologique. Les ethnologues-combattants ont été soumis à cette injonction qui ne fut levée que vers la fin du XX^e siècle. En bref : le combat n’était pas défini comme une situation d’enquête. L’ethnologue-combattant se sentait disqualifié pour en parler. Son silence a, certes, d’autres raisons, que l’on perçoit à la lecture de l’ouvrage : les bouffées d’angoisse déclenchées par l’évocation du combat, l’impuissance des mots, le manque d’outils conceptuels, le refus du voyeurisme morbide. Mais la raison que j’évoque me semble fondamentale : le prix à payer pour professionnaliser la sociologie et l’anthropologie comme disciplines sérieuses fut le cadrage strict de l’enquête, le refus de toute réflexivité, et la disqualification de l’expérience vécue de l’observateur.
- 5 Le quatrième et dernier chapitre est centré sur le corps, car le combat, c’est physique, et cela met en œuvre des matérialités. Comment accéder aux corps combattants et, aussi, à ceux des civils ? Là encore, Stéphane Audoin-Rouzeau se tourne vers quelques anthropologues, Maurice Godelier et Françoise Héritier en particulier. Incontestablement il cherche dans la bonne direction. Depuis les années 1990, la littérature anthropologique concernant le corps prolifère, et l’auteur peine à la maîtriser, tant l’objet est complexe et débattu. Dans l’ensemble, comme Jean-Michel Berthelot l’a montré dès les années 1980, cette littérature repose sur une épistémologie déficiente, voire naïve. Stéphane Audoin-Rouzeau est peu au fait de ces débats. Il mentionne les dictionnaires du corps de Michela Marzano et Bernard Andrieu mais les ressources que ceux-ci pourraient offrir afin d’aller au-delà des notions de techniques du corps ou d’objets comme prolongements de ce dernier restent peu exploitées. L’anthropologie du combat reste à faire.
- 6 Paradoxalement, les deux tiers du livre concernent moins l’objet « combat » que l’histoire des sciences sociales et la manière dont elles ont fait leurs choix pour se construire et s’imposer dans le paysage intellectuel du XX^e siècle. Écrites et lues au

début du ^{xxi}^e siècle, ces pages sont étonnantes par ce qu'elles révèlent des parcours personnels et scientifiques, des choix, des percées et des impasses des sciences sociales en construction. Elles me semblent indispensables à l'intelligence d'auteurs comme Edmund Leach, totalement engagé pendant toute la Seconde Guerre mondiale sur le théâtre asiatique, alors que rien ne trahit cette expérience à la lecture de ses ouvrages.

- 7 Cela dit, pour filer la métaphore du combat, j'attendais depuis dix ans que les historiens ou les anthropologues sortent de leurs positions et s'aventurent dans le *no man's land* qui les sépare : celui du combat où règnent en maîtres les conduites sensori-motrices engagées dans des matérialités redoutables. C'est un historien particulièrement inventif et courageux qui l'a fait. Il faut saluer son exploit pionnier. Il ne nous reste plus qu'à sortir de nos tranchées, à fraterniser avec lui et à lui offrir les maigres biscuits anthropologiques serrés dans nos gibernes.
-

NOTES

1. *Out of Time*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
-

AUTEURS

JEAN-PIERRE WARNIER

EHESS, Centre d'études africaines, Paris.

jp-warnier@wanadoo.fr